Docteur Léon PÉRIN

La "Grosse Vérole" au XVIe Siècle

Le Mercure parle :

« Aujourd'hui je fais société avec les Rois,
« les Princes, les Généraux, les Prélats, les
« Evêques et tout les grands personnages de
« ce monde... »

(Jacques de Béthencourt, Dispute du Mercure et du Gaïac 1527).

PARIS
EDITIONS MÉDICALES
7, RUE DE VALOIS, 7
1923

Docteur Léon PÉRIN

La "Grosse Vérole" au XVIe Siècle

Le Mercure parle :

« Aujourd'hui je fais société avec les Rois,
« les Princes, les Généraux, les Prélats, les
« Evêques et tout les grands personnages de
« ce monde... »

(Jacques de Béthencourt, Dispute du Mercure et du Gaïac 1527).

PARIS
EDITIONS MÉDICALES
7, RUE DE VALOIS, 7
1923

A Mes Parents

A Mon Illustre et Affectionné Maître

Monsieur le Professeur E. SERGENT

Président de Thèse

A Mon Cher Ami Pierre ASTIER

A Mes Chers Maîtres des Hôpitaux

MM. les Professeurs Agrégés DEMELIN, MAUCLAIRE
et RIBIERRE

A Monsieur le Docteur COMBY

Médecin Honoraire des Hôpitaux de Paris

A Mes Maîtres des Asiles de la Seine

MM. les docteurs LEROY et LWOFF

A MM. les Docteurs COTTENOT, LONDE,
ROUX-DELIMAL et VERNES

A Mon Vieil Ami le Docteur MAGNANT

de Gondrecourt (Meuse)

A la Mémoire du Professeur H. HALLOPEAU

A Monsieur le Docteur BRODIER

Bibliothécaire de l'Hôpital Saint-Louis

A Monsieur Edmond du MESNIL

Directeur du « Rappel »

A Mes Amis

La "Grosse Vérole" au XVI[e] Siècle

I. - Le Milieu

...Heureux qui sans soucy peult garder son trésor,
La femme sans souspçon, et plus heureux encor,
Qui a peu, sans peler, *vivre trois ans à Rome !...*

Ces vers de Joachim du Bellay, n'auraient rien que de très naturel, si dans les œuvres d'Ambroise Paré (1), nous ne trouvions la définition suivante du mot « peler » :

« L'alopécie est cheute du poil de la teste et quel-
« quefois des sourcils, barbe et autres parties, dite
« vulgairement la pelade... Or pour la corruption des
« humeurs qui altèrent la vapeur et matière dont
« les cheveux sont engendrés, vient alopécie : ce qui
« procède du vice de tout le corps, *comme l'on voit en*
« *la maladie neapolitaine, autrement grosse vérole.* »

Et dans ces mêmes « Regrets », du Bellay, parlant du conquistador, l'homme du XVI[e] siècle qui s'en va au loin, comme il fit lui-même, chercher les aventures, nous assure que s'il fut resté au coin de son feu :

...Il n'eust point éprouvé le mal qui fait peler,
Il n'eust fait de son nom la vérole appeler
Et n'eust fait si souvent d'un buffle sa monture (2).

Si peu que l'on poursuivre dans cet ordre d'idées

---

(1) A. Paré : Œuvres complètes XV, I (Malgaigne t. II. p. 405-406).

(2) Il n'eut été berné, raillé.

l'étude des auteurs du siècle prestigieux de François Ier, il est aisé de se rendre compte quelle place d'honneur devait tenir dans les héros et les héroïnes de Brantôme et de Boccace, de Rabelais et de la Reine de Navarre, la plus grosse et la plus connue des véroles, et combien « les belles et honnestes » dames du sieur de Brantôme n'avaient rien à envier au bon Pantagruel prenant entre deux réflexions philosophiques une « pisse chaulde » ; ni au pape Sixte qui comptait parmi ses bulles une « bosse chancreuse ».

L'histoire, qui, sans ses historiens, garde toute sa vérité, est quelquefois bonne à relire ; l'étude de la syphilis au XVIe siècle nous en paraît une confirmation. La syphilis est la maladie des collectivités, des agglomérations d'hommes en mouvement. Les villages, les petites villes l'ignorent, et pour ne prendre qu'un exemple, sans les Américains, nos campagnes lorraines eussent toujours ignoré le tréponème. Elles se sont rattrapées depuis. Quel siècle donc, hormis celui du Progrès, le nôtre, fut plus aggloméré, plus en mouvement que le XVIe ? Quel siècle, hormis celui de la Société des Nations, vit plus de guerres, de bouleversements de toutes sortes ! ?... L'Europe sort du Moyen-âge, de l'« infélicité des Goths » de l'aboulie intellectuelle, de la résignation et du mysticisme chrétiens. Il se peut comme le pense Renan, que le XIIIe siècle ait été celui où la civilisation française fut portée à son plus haut point et sa suprématie la plus incontestée. Il se peut, comme nous l'exprimait récemment un de nos amis, élève à l'Ecole Normale supérieure, que le Moyen-âge ait été, en fait, plus doux que la Renaissance, époque où la sensualité attei-

gnit son plus haut degré. Mais la civilisation européenne, la civilisation dite gréco-latine, qu'on le veuille ou non, date de là.

« On a peine à concevoir ce cortège éblouissant « de peintres, de sculpteurs, d'architectes, d'orfè- « vres, d'artistes en un mot, au premier rang des- « quels il faut mettre et ces rois et ces pontifes patri- « ciens pour qui l'art était une seconde religion, qui « fêtaient comme des saints les dieux de l'Olympe, « qui promenaient par les rues de Rome le groupe « exhumé du Laocoon, ainsi qu'ils l'auraient fait « d'un corps de martyr retrouvé dans les catacom- « bes, qui voulaient selon la belle image de Paul de « Saint-Victor, que le catholicisme l'emportât même « par la forme sur le paganisme et que le crucifix « fut aussi bien modelé que le Jupiter. » (1)

Sensualité, soit ! Mais alors, il faut convenir qu'elle avait des circonstances atténuantes quand elle faisait dire à Ronsard :

« J'aime le bal, la danse et les masques aussi
« La musique et le luth ennemis des soucis.
(*Réponse aux prédicantereaux de Genève*).

à Montaigne, avec sa bonne grâce coutumière :

« Sain et malade, je me suis volontiers laissé aller « aux appétits qui me pressaient. » (Essais III, 13). quand elle tirait des larmes à Rabelais « sur la mort de la pauvre Badebec », femme de Gargantua... et femme surtout, au sacrement près, de Rabelais lui-même, mère de leur petit Théodule ; quand elle s'ex-

---

(1) M. L. La Femme à travers l'Histoire.

primait dans ces vers délicieux de la Reine de Navarre :

« O qu'ils sont sots et vides de raison
« Ceux qui ont dit une amour vertueuse
« Etre à un cœur servitude et prison
« Et pour aimer la dame malheureuse ! »

ou dans ce rêve de Marot : un château des bords de la Loire :

« Dames et bains, seraient les passe-temps
« Lieux et labeurs de nos esprits contents !
« Le chien, l'oiseau, l'épinette et le livre
« Le deviser, l'amour (à un besoin)
« Et le masquer serait tout notre soing.

Il faut convenir que la violence du siècle paraît moins odieuse dans la canne de Jules II, frappant un évêque qui pensait lui plaire en taxant d'ignorance Michel-Ange, contre qui le pape était irrité ; ou l'« arbitraire » acceptable de Paul III, absolvant Benvenuto Cellini du meurtre de Pompéo, orfèvre du Quirinal, en disant que « des hommes comme ceux-là, uniques dans leur art, ne devaient pas être soumis aux lois. »

Ni Montluc, « le Rouge », ni le duc d'Albe, ni le sire des Adrets ne sont de petits anges, les catholiques en défendant l'Unité française, les huguenots en l'attaquant. Et les empalements, les excitations forcenées, le balcon de cette merveille : le château d'Amboise, dégoûtant des cadavres suspendus des huguenots, les bûchers, les tortures, les massacres, les incendies, les duels et les assassinats sont désormais incidents de la vie courante.

« Le soir, les fêtes et les bals, le matin, les ren-
« contres guerrières, quand le duel n'avait pas été
« prévenu par un guet-apens. Ainsi saint Mégrin est
« assassiné par les gens du duc de Guise, Dugast,
« par ceux du roi de Navarre ; Bussy d'Amboise par
« le comte de Montsoreau. Un favori du roi (Henri
« III), Villequier, tue sa femme, une femme tue son
« mari ; Cimier tue son frère. Chaque prince avait
« ses assassins à gages qui tuaient par derrière et
« ses favoris qui tuaient en face. » (Duruy).

C'est dans la découverte de nouvelles terres : Amérique, Mexique, Pérou, Brésil, Indoustan, etc. ; dans le goût des romans de chevalerie, dernier legs du Moyen-âge qui fait les don Quichotte de la légende et ceux de la réalité : Charles VIII, Charles-Quint, Philippe II ; dans le goût du merveilleux que porte à son paroxysme la résurrection des merveilles antiques ; et ses conséquences : mouvements de troupes expéditionnaires d'Italie ; dans les guerres religieuses ; dans le contact moral et physique entre les peuples les plus divers, propagateur au plus haut point d'épidémies comme on l'a vu l'année de l'Exposition Universelle de 1900 et plus près de nous, au moment de la grippe de 1918 ; par les dépressions physiques et morales des grandes guerres et l'exaltation des sens, le surcroît de plaisirs qui les suivent, dans ce que Lanson appelle, en un mot : La discorde et l'anarchie du XVIe siècle, que l'hygiéniste doit, ce nous semble, rechercher les *causes premières de l'extension* d'un mal qui paraît être avec la goutte celui des peuples civilisés : Goutteux illustres et vous, vérolés très prétieux...

*
**

L'esprit meut la matière et les idées font les actions des hommes !...

Ceci s'applique à tous les temps. Or, nous sommes en 1494 : Pour la première fois de l'autre côté des Alpes « les fils des compères de Louis XI, les com-« pagnons du Téméraire découvrent soudain au sor-« tir de leurs bonnes villes et de leurs maussades « plessis la claire et délicieuse Italie. Ce fut, ajoute « Lanson un éblouissement, un énivrement », ils « furent pris par tous les sens et par tout l'esprit. »

Les deux choses se tiennent en effet, et l'Art pousse à la sensualité, comme la sensualité fait les grands artistes. Voyez tous ces grands sensuels depuis Horace : Rabelais promenant sans vergogne son froc de moine chez sa maîtresse de Lyon. Ronsard chantant Marie, Hélène et Cassandre. Michel-Ange qu'on s'étonne, lui sain d'esprit, de voir donner dans l'inversion sexuelle. Voyez plus près de nous Shakespaère, aussi mauvais époux que mauvais père, Jean-Jacques Rousseau mettant au « tour » sa progéniture en dépit de sublimes accents sur l'Education... théorique, et par surcroît exhibitionniste, masochiste onaniste et maquereau,(1) Goethe et la nombreuse descendance illégitime que lui donne « sa petite fleuriste », Victor Hugo et ses deux ménages, Musset, imaginatif et impuissant, Wagner, commensal d'un parfait « ménage à trois ». Tous ces irréguliers de l'Amour

(1) J.-J. Rousseau. — Les Confessions.

que sont en général les grands poètes, les grands artistes et les grands écrivains, représentons nous leur morale d'exception devenue la norme de tout un pays, de toute une race, de tout un siècle dans un délire furieux et collectif d'art, de poésie et de littérature. Telle la Renaissance, lumineuse et incendiaire comme la foudre. Et naturellement, c'est le règne, la « revanche » — le mot est de Michelet — de la Femme, « le violent élan des jouissances, une aveugle furie d'amour physique » comme on l'a vu chez les poilus de 1914, chez ceux qui les plus « rangés » dans la vie civile, menaient au « repos » de l'arrière le train d'hommes qu'une perpétuelle menace de mort pousse comme on dit « à jouir de leur reste ».

Ici, c'est la cour de François Ier, le roi dilettante, le roi poète, qui donne le train. François, qui prétendait qu'« une cours sans dames est une année sans printemps et un printemps sans roses », et sa cour de poètes et d'artistes où trois femmes exercent une influence à vrai dire désastreuse. La propre mère du roi, Mme d'Angoulême, Louise de Savoie, qui fut cause de la trahison du jeune connétable de Bourbon, la comtesse de Chateaubriant et l'altière et ambitieuse Diane ! Ce sera le siècle et le règne des Anne de Beaujeu, des Anne de Bretagne, les Marguerite de Navarre, des Diane de Poitiers, des Catherine de Médicis et des Marie-Stuart... Ce sera l'époque ou le vainqueur de Marignan écrira du chaton de sa bague sur les vitres du château d'Amboise : « Toute femme varie !... », celle où — une aile du château de Blois en porte encore le témoignage — un chiffre amoureux mariera l'H royal d'Henri II aux deux croissants enla-

cés de la divine Diane, dont le roi, dans son dernier tournoi, portera les couleurs sous les propres yeux de la reine....

Et comme réaction à tant de splendeurs et de désordres, ce sera un nouveau désordre qu'amènera la bise de l'Est : la Réforme avec ses soldats lugubres, les pourpoints noirs et les barbes évangéliques de ses huguenots étripant, écervelant, et violant au nom de la sainte Bible !...

Une confusion effroyable, une grandeur terrible, tel nous apparaît ce puissant, cet étonnant seizième siècle, de fer comme un morion ou une bourguignote, mais aussi de mercure comme le prouve le mot d'Epistémon à Pantagruel : « Car croyez que ceulx qui n'ont eu la vérole en ce monde-ci, l'ont en l'aultre.. »

II. - La "Grosse Vérole"

Pourquoi, dira-t-on, utiliser un terme aussi archaïque que « Grosse Vérole » ? Simplement parce que celui de Syphilis l'est tout autant.

C'est Fracastor, en effet, alors jeune médecin qui, dans son poème sur la Syphilis (1530) « lança » le mot qui devait depuis faire fortune. Des étymologistes aussi distingués, que peu syphiligraphes, ont été chercher à ce mot une étymologie qu'eussent certainement renié les Grecs (συς porc et φιλω j'aime). Recueillons l'étymologie véritable, pour discutable qu'en soit l'origine, de la plume même de Fracastor, l'inventeur du nom. Le berger Syphile, au temps où il y avait des nymphes, fut puni par Apollon pour l'avoir blasphémé « une lèpre hideuse couvre son « corps ; d'affreuses douleurs torturent ses mem-« bres et bannissent le sommeil de sa couche. Et, ce « mal terrible fut connu depuis parmi nous, sous le « nom de *Syphilis,* en souvenir de l'infortuné Syphile... » Mais nous reviendrons plus tard à Fracastor. Nulle maladie n'exerça autant la sagacité des linguistes. Elle portait à l'époque qui nous intéresse, presque autant de noms que ses manifestations en sont diverses.

Les Italiens du XVe siècle et Fracastor au XVIe, l'appellent Mal Français ; les Français du XVe siècle l'appellent par contre : Mal de Naples. Les Juifs chassés d'Espagne par l'Inquisition en 1492, le nomment, si nous en croyons Léon l'Africain : Mal Espa-

gnol, par vengeance de leurs anciens compatriotes et bien qu'il eut été communiqué à leurs femmes par des Ethiopiens (1). Villalobos lui donne, en 1498, le nom de gale d'Egypte. Pour Rabelais et Ambroise Paré, c'est la Grosse Vérole, Jacques de Béthencourt en fait le Mal Vénérien (1527), nom que reprendra plus tard Fernel, qui n'en est pas à une plagiat près... Les Espagnols du temps l'appellent Patursa, les Allemands Mal de St-Mevius ou — naturellement — Mal français. Il est vrai qu'on l'appelle aussi Mal des Allemands, Vérole ou Vairole, de vair, bigarré, comme variole, du primitif latin varius (Larousse) Elephantiasis, Lichen, Impétigo, Mentulagra, Mentagra, Pudendagra, Morbus Magnatus, Vérole française, Vérole espagnole, Mal de St-Sement, de St-Evagre, de St Mein, Morbus Venereus, Mal du Saint Homme Job. Tout le Paradis et son latin, tout le monde « syphilisé » y passent. En 1530, avec Fracastor, comme nous l'avons dit, le mot définitif est jeté : c'est la Syphilis.

I. — Villalobos

Et pourtant, si Fracastor fut l'inventeur du nom, il fut loin d'être le premier qui ait décrit la chose. Deux autres l'avaient précédé : Villalobos et Jacques de Béthencourt. A tout seigneur tout honneur, commençons par le premier. Francisco Lopez, dit de Villalobos, à cause du nom qu'il ajouta au sien de son domaine natal, le « licentié de Villalobos » — on sait qu'il y avait alors depuis la naissance des

(1) Relation du premier voyage de Léon l'Africain, édition de Jean Temporal, libraire à Lyon, janvier 1556.

Facultés de Médecine (1270) des docteurs, des licenciés et même des bacheliers en cette science — naquit vers 1473 en Castille. Médecin poète, mais nullement médecin commerçant, et médecin autant que poète, il était, nous dit le docteur Guardia (1) d'un esprit ingénieux et d'une facilité de caractère qui l'eussent rendu riche sans un blâmable amour de l'indépendance qui le faisait frondeur et caustique. Raillant les sots, il eût infailliblement succombé sous le nombre, sans une philosophie de cœur qui lui rendit acceptable sa vie modeste. Après de bonnes études à la célèbre Université de Salamanque, il mit 4 ans à composer un poème de 2.500 vers : *Sur les contagieuses et maudites bubas* (Salamanque 1498) (Sobre las contagiosas y malditas Bubas, estoria y medicina), vers de 2 pieds, 4 strophes, dont chacune est composée d'un double quintil, c'est-à-dire une double stance de cinq vers, dont les rimes présentent les dispositions suivantes : le premier vers rime avec le troisième, le second et le quatrième avec le cinquième. Il n'y a de ponctuation nulle part. Voici un exemple de cette poésie prosaïque :

De los clisteres (des lavements)
Y algunas ayudas le echad appropriadas
Do cuezan anis y çintoria y hinojo
Epitimo y cartamo y pasas mandadras
Mançanilla violettas y prunas mezeladas
Sea partes yguales echado en remojo...
(Traité de Bubas LIII).

(1) Docteur Guardia. — La Médecine à travers les âges. 1865.

« Vrai trésor l'observation et de consciencieuse exactitude », (Dr Montejo) et qui devait lui donner la gloire. Médecin de Ferdinand V, qu'il ne put cependant préserver d'être empoisonné par sa femme, et peut-être de Charles-Quint, chef de la secte des Erudits ; il écrivit encore un abrégé de a Médecine (El Sumario de la medicina cou un tratado sobre las pestiferas bubas) dont le traité des Bubas n'est d'ailleurs que l'appendice ; traité où il est parlé des remèdes à l'Amour — cette autre vérole — en des termes que leur drôlerie interdisent de prendre place dans une thèse doctorale.

Les Bubas, bubes ou boutons dont il s'agit (βουϐων aine), sont signalées par un ceitain L. Battomano (Luigi de Bathema) comme étant d'ores et déjà connus dans les Indes antérieurement avant la découverte de l'Amérique (1492), date à laquelle nombre d'auteurs du temps s'accordent à faire remonter à l'origine de la Syphilis. Sans s'arrêter à l'Ecriture Sainte où il est formellement dit que Dieu *punit dans sa nature* le Pharaon qui s'était laissé séduire par la grande beauté de Sarah, femme d'Abraham, ni à la Genèse ni à St Augustin, où il est également fait mention du Mal, notre poète fait remonter la « pestilence jusqu'alors inconnue » au temps de la gloire suprême des Rois catholiques, Ferdinand V et Isabelle. Quant à l'étiologie on la doit chercher, selon le poète qui ne parle pas encore en médecin, dans la conjonction de Saturne et de Mars. Ici une petite digression : cette croyance ou l'influence des astres sur les phénomènes physico-pathologiques est de notion courante au XVIe siècle. Vieux legs du

Moyen-âge comme les romans de chevalerie, elle influença les meilleurs des esprits. D'elle procède évidemment l'expression de « mois lunaire ». On la retrouve un peu partout dans la littérature du temps, comme le prouve cette citation du don Quichotte de Cervantès :

« Il traça des cercles, peignit des hiéroglyphes,
« observa les astres, saisit les conjonctions. »

Pour Villalobos, il y croit dur comme fer, quand il dit :

« Quant vient l'heure ou nous voulons consommer
« l'acte de Vénus et de Mars, assurons-nous bien de
« l'absence de Saturne, qui est un mauvais compa-
« gnon » (Bubas X).

et plus loin, dans les « causes générales et équivoques » de l'infection :

« Cette maladie a pour origine une mauvaise cons-
« tellation de planètes malfaisantes. »

(Bub. XXIX.)

Et voici comment Villalobos conçoit la pathogénie de la gale d'Egypte :

La maladie commence par les membres honteux pour la raison suivante : le foie provoque dans les aines la formation de quelques ganglions (algunos encordios) d'où le mal est projeté dans les parties voisines ou par l'urine « qui apporte du foie l'humeur corrosive produisant la plaie » attaqué par la gale d'Egypte, le foie commence à s'altérer. Il devient sec et brûlant. L'humeur qu'il renferme devient très

« aduste » (1) et très épaisse. Le foie fatigué la chasse par ses divers canaux avant qu'elle ne soit répandue dans les veines. Et « voilà pourquoi le mal commence à paraître sur les membres honteux de nombreux jours avant de se montrer sur d'autres points.»

(Bub. XXXVI, XXXVII).

Mais voici qui est mieux :

« La gale d'Egypte est une très laide éruption de « croûtes sur le visage et sur le corps... Elle com- « mence par les organes sexuels et provoque dans les « jointures de violentes douleurs. »

(Bub. XVI et XXVIII).

Et voici enfin qui nous révèle un observateur sagace et génial :

« Quand sur ce membre se trouve la buba ou *petite* « *plaie,* surtout si elle est *indolore, dure,* de couleur « noirâtre, et si elle *accompagnée de maux de tête,* « d'alourdissement des épaules, si *le sommeil man-* « *que,* remplacé par des rêves insensés et fugitifs, si « les yeux sont cernés... si le dégoût du travail et « la tristesse s'emparent du patient, si sa vue se trou- « ble et s'obscurcit, quand il en est ainsi, si tu juges « sainement, tu pourras dire : Voici venir la Gale « d'Egypte. »

Quelle différence entre ceci et ce qu'écrira grave- quarante ans plus tard, Rodrigo Ruiz Diaz de Isla, médecin de Jean II de Portugal :

« A Baëza, mon pays, j'ai observé des choux atteints « de Syphilis. Cette maladie leur était communiquée

(1) Brûlante.

« par les eaux stagnantes dans lesquelles a été lavé « le linge de vénériens, et dont on s'est ensuite servi « pour les arroser. Les excroissances de ces plantes « ressemblent à tel point aux pustules du mal fran- « çais... que les bonnes gens qui s'en vont leur che- « min marmotent des petenôtres et rendent hom- « mage à Dieu pour rester indemnes de cette terri- « ble affection. *Du reste, les autres plantes potagè- « res souffrent aussi de la maladie, non moins qu'un « grand nombre d'animaux.* »

Mais revenons à Villalobos :

Apparaissent ensuite les croûtes noires (1), qui provoquent dans les jointures (2), aux épaules d'abord puis aux genoux, une douleur terrible (3), de là, elle gagne les tibias « dont l'enveloppe devient aussi le « siège d'une intolérable souffrance (4) ..il s'y forme « des tumeurs dures... le front et la tête souffrent « également de nodosités (5) et de ganglions formés « par cette tumeur épaisse (6) ...une chaleur exces- « sive envahit la plante des pieds et la paume des « mains qui revêtent une teinte rouge sang (7), une « grande chaleur se manifeste *au front qui se colore « fortement au rouge* (8). (Bub. XXVIII, XXXVI, XXXVIII. XXXIX, XL).

---

(1) Pustules.

(2) Arthralgies.

(3) Douleurs ostéocopes.

(4) Périostites.

(5) Gommes.

(6) Signalement, bien avant Ricord de la prise des ganglions cervicaux postérieurs.

(7) Syphilides plantaires et palmaires.

(8) Syphilide frontale : Corona veneris.

Le diagnostic, Villalobos le discute entre la gale d'Egypte, le Saphati, les Achores, la gale et la male mort. La male mort était une espèce de lèpre caractérisée par une éruption de pustules larges, pleines d'un pus épais, fétide et par des croûtes noirâtres qui le plus souvent, se transformaient en ulcères profonds et gangréneux. Le *Saphati* (Avicenne) est probablement l'eczéma impétigineux. Quant aux *achores*, Αχωρες des Grecs, par corruption probable de ιχωρ humeur, et Favi des Latins, elles désignent suivant Lorry, le Favus, comme l'indique d'aileurs encore le nom générique : Achorion du champignon des teignes. « Les croûtes du saphati sont rouges, tandis que « celles (de la gale d'Egypte) sont de toutes nuan- « ces : blanches rouges, jaunes, vertes, noires, d'un « gris cendre ou de plomb (Bub. XIX).

Et de fait, les syphilides présentes bien cette gamme indécise de coloration, qui varie depuis le rouge abscur jusqu'au gris cendré et constitue ce que Cazenave appellera la *teinte syphilitique*.

« La couleur maigre de jambon », si fréquente « dans certaines syphilides, n'avait pas attiré l'atten- « tion de Villalobos, fait remarquer à ce sujet le « docteur Lanquetin. Elle devait être signalée pour la « première fois par Fallope, environ soixante ans « plus tard. »

Mais nous arrivons au traitement. Villalobos se montre ici d'une pondération exceptionnelle parmi les médecins du temps. Il suffit de se rappeler le passage de Rabelais à cette occasion pour en être édifié :

« Mais que dirai-je des pauvres vérolés et gout- « teux ? O quante fois nous les avons vu, à l'heure

« qu'ils estoient bien oingts et engraissés à point ;
« et le visage leur reluisait comme la clavure d'un
« charnier et les dents leur travailloient comme font
« les marchettes d'un clavier d'orgue ou d'espinette
« quand on joue dessus, et le gousier leur escumait
« comme un verrat que les vaultres ont aculé entre
« les toiles » (Pantagruel, Livre II, Prologue de l'auteur).

Villalobos, lui, attaque les traitements héroïques, « ce qui ne fait qu'endurçir l'humeur malfaisante », le principe de l'étuve dont nous aurons l'occasion de reparler plus loin avec Fernel leur protagoniste le plus forcené. Il est, lui, pour la médication douce et lénitive, pour ces fameux clystères qui prennent sous sa plume quelque chose de lyrique. Il est peu pour ces purgatifs dont nous verrons Fernel faire un usage meurtrier, hormis les bien placés. Il opine même pour la saignée aux deux bras « afin de rendre fluide d'humeur épaisse et grise. » On pourra par exemple utiliser le purgatif suivant :

Pilules indiennes.............	quinze grains
Pilules de Palomine	trente grains
Hermodactes blancs et légers...	dix grains
Spica }	aà dix grains
Mastic }	

Ajouter du sirop pour faire une masse. Pour faire 7 pilules, à prendre vers le milieu de la nuit.

Rappelons que les pilules indiennes étaient composées de poudre d'hyère, de stoechas, d'épithyme, de myrobalans indiques, d'ellebore noir, de polypode de chêne, d'agaric blanc, de coloquinte, de pierre

d'azur, de sel gemme, de sucre d'eupatoire, de spica indica et de girofle dont on faisait une masse avec le suc d'ache épurée. L'invention en remontait à Hali, médecin indien et Mesué, médecin arabe, les atteste excellentes contre l'humeur « tartareuse et mélancolique ». Les hermodactes étaient des bulbes de colchique, la spica, : la lavande, et le mastic, : le suc liquide du Pistacia lentiscus.

Emplâtre pour les jointures qui, Dieu aidant, enlèvera toute douleur :

Bouse de vache	
Beurre ou miel	
Térébenthine	aâ 4 onces
Nitre d'Alexandrie (1)	
Euphorbe	3 drachmes.
Semences de Fenugrec (2)	une demi-livre en poudre.
Racine d'Iris	6 drachmes.
Opoponax	4 drachmes.
Huile	6 onces.

Ce n'est pas tout : car un traitement à cette époque ui n'eut pas admis *la thériaque* n'eut pas été un traitement. C'est alors, dit Villalobos, que pour chasser ce qui pourrait rester encore de l'humeur peccante, on donnera au patient de 3 jours en 3 jours et de préférence dans du petit lait, « gros comme une aveline » de la fameuse grande thériaque. La grande

(1) Azote de potasse.

(2) Un praticien de nos amis nous a assuré que les semences de Femigrec auraient une efficacité certaine contre le diabète.

thériaque a été durant plusieurs siècles une sorte de panacée universelle. Comme la publicité pharmaceutique de nos jours, elle guérissait les affections les plus dénuées de tous rapports entre elles, depuis les hémorroïdes jusqu'au délire des grandeurs, de l'impuissance au « retards des règles ».... Douée de toutes les vertus imaginables, elle était surtout narcotique étant un électuaire dont l'opium faisait les frais (1 gr. de thériaque contenait environ 0 gr. 05 d'extrait d'opium) et environ 60 substances d'espèces et de propriétés différentes, entre autres des troncs de vipères desséchés avec les cœurs et les foies d'où peut être son nom de thériaque (Nicander : de Θηρ bête féroce et ακεομαι je guéris).

A la thériaque on joindra les bains et les sudations, mais surtout ce qui est très remarquable pour l'époque de Villalobos... (et la nôtre), contre les boutons, on utilisera l'*arsenic,* mêlé au mercure sous forme de l'onguent suivant :

« Si l'on veut un onguent d'une plus grande efficacité, on peut le composer de la façon suivante : « prendre parties égales des deux arsenics (1), de « soufre citrin, d'ellebore noir, de résine de pin et « de cendre d'ail ; mélanger avec de la myrrhe, de « l'encens, de l'aloès, de la mille, du mercure éteint, « de la graisse de porc, du jus de cédrat et du limon ; ajouter de l'huile et appliquer sur les croûtes » (Bu. T. LXIII). Au reste il n'est pas très enthousiaste du mercure qu'il trouve trop « stupéfiant »

---

(1) Les deux sulfures déjà utilisés par Hippocrate contre les papillomes, les végétations et les ulcères fongueux.

et détruisant avec la douleur, la sensibilité.

En résumé, ce ne fut pas un petit esprit que ce Villalobos, le premier syphiligraphe vraiment digne de ce nom : Il a bien avant Ricord, trouvé la *pléiade ganglionnaire* (la pléiade est d'ailleurs très XVI[e] siècle !) ; avant Jean de Catane (1504) à qui on en attribue ordinairement la gloire, signalé le *rapport* existant entre l'accident primitif insignifiant du début et les accidents ultérieurs de la maladie ; et aussi *l'induration* et la *couleur* de cet *accident primitif*, et les *tumeurs gommeuses* de la période tertaire. Il a repris le *mercure* abandonné depuis les médecins arabes et surtout il a prévu *l'arsenic* !... Aussi, à défaut de ses propres affaires, mourut-il prospère dans la mémoire des hommes !.

II. — Jacques de Bethencourt

Retenons ce nom : celui-là est français, il écrit en latin le premier livre publié en France sur le Mal Français. Qu'il soit comme le croit Astruc de la même famille que Jean de Béthencourt, qui découvrit les îles Canaries en 1404, ce n'est pas l'affaire. Ce qui est sûr, c'est qu'il exerçait la médecine à Rouen dans la première moitié du XVIe siècle. Ce n'est plus un médecin-poète, c'est un médecin-moine, mais au rebours de notre Rabelais, il n'en eu pas l'habit mais l'âme. Le livre qui le porta à la célébrité est intitulé : « *Nouveau Carême de Pénitence et Purgatoire d'expiation à l'usage des malades affectés du mal français ou mal vénérien.* Il fut imprimé en 1527.

« Le titre fantastique de J. de Béthencourt, nous « dit le professeur Alfred Fournier, répond à cette « idée bizarre que le mal vénérien est un résultat de « la débauche, une offense à Dieu, un péché de l'âme « et du corps. » « En fait de vérole, disait déjà Ri- « cord, on est toujours puni par où l'on a péché » — aphorisme, est-il besoin de le souligner, aussi absurde que solennel !....

« En conséquence, ajoute Fournier, le mal véné- « rien ne peut être guéri que par une pénitence, par « une mortification de même ordre. Cette mortifica- « tion, notre auteur la trouve dans la cure du gaïac « ou dans le traitement par le mercure ». La cure de gaïac dure 40 jours et notre Béthencourt, d'une piété qui va fourrer Dieu ou c'est plutôt le diable qui aurait sa part, voit en elle une absolution certaine à

la faute. En voilà un du moins qui ne s'illusionnait pas sur le traitement de la vérole à cette époque !...

Et pourtant, cet esprit embrumé de métaphysique, comme Rouen l'est de brouillards, est avec Villalobos un génie créateur, un devancier. Fracastor sera seulement un grand poète. Fernel n'aura qu'à reprendre un peu tout ce qu'ont écrit ses prédécesseurs. Les deux derniers auront leurs statues. Jacques de Béthencourt, point. Ainsi va le monde, les uns sèment et les autres récoltent.

Au moment où Jacques de Béthencourt écrit son livre, la maladie vient d'apparaître. C'est, en effet, vers 1495, que Marcellus Cumanus, médecin, le premier qui ait observé des syphilitiques et décrit leur mal, soigna ses premiers malades au siège de Novare par les Français. Rien d'étonnant, soit dit en passant à ce que nombre d'auteurs du temps fassent remonter par erreur l'origine de la vérole à la découverte de l'Amérique qui eut lieu trois ans auparavant. L'apparition de la maladie nouvelle inconnue et redoutée des médecins devait ouvrir la porte à tous les charlatanismes. « A aucune autre époque, dit Gaspard Torrella, on ne vit surgir un plus grand nombre de guérisseurs improvisés », marchands de drogues, vagabonds, bateleurs, saltimbanques, maraudeurs, « bons rustres », ribaudes et entremetteuses se mirent de la partie s'emparant de la crédulité publique et débitant « jusque dans les carrefours » des remèdes de leur invention. C'est dans cette thérapeutique pour badauds, ces *médications intempestives* qu'on doit voir les *causes secondes de l'extension* de la syphilis. La preuve en est que plus tard le mal se mitigea, s'adoucit « grâce

sans doute à une thérapeutique plus sage et mieux éclairé : « Et je crois volontiers, dit à ce sujet Alfred Fournier, que le mal français reprendrait de nos jours son intensité originelle, s'il venait à être soumis de nouveau à ces folles pratiques ». Mais revenons à Béthencourt :

« La discorde s'est mise dans notre camp, dit-il, « en parlant des syphiligraphes, ses confrères, et par- « mi nous, les uns prônent le gaïac comme un remède « sans égal, les autres exaltent avec non moins d'em- « phase la cure de vif-argent... J'ai pensé qu'il serait « à propos d'examiner les deux méthodes thérapeuti- « ques ».

A partir de cette époque, on va voir le gaïac jouer dans le traitement de la grosse vérole un rôle absolument hors de proportion avec ses effets véritables. De cet arbre inoffensif qui fait suer, les grands confrères feront la nouvelle thériaque....

Considérant les différents vocables sous lequel est connu ce Mal de Naples ou Mal Français (selon qu'on est Français ou Italien), Béthencourt s'indigne qu'on ait osé donner des noms de saints à un mal « qui a son origine première dans un coït impur » et qui mériterait plutôt qu'on l'appelâ : Mal Vénérien.

Du chemin a été fait depuis Villalobos : Béthencourt pose que la Syphilis procède avant tout du *coït* bien qu'il lui concède encore des influences sidérales. « Pour nous, médecins, qui sommes habi- « tués à rattacher toutes les maladies à des causes « matérielles, sensibles et organiques, nous ne met- « tons pas en doute que ce mal ne soit le résultat de « la débauche, *sans vouloir nier cependant qu'une*

« *influence divine et sidérale ait pu participer à son* « *développement* ». Mais alors ce serait plutôt Vénus qui devrait intervenir dans la conjonction que Saturne !....

Ici une définition « qui, aux détails près, dit Fournier ne serait pas reniée par un moderne » :

« Le mal vénérien est une diathèse reconnaissant « comme origine le *commerce sexuel et la contagion* ; « se révélant à son début par des ulcères qui se pro- « duisent soit sur les organes génitaux, soit sur les « parties où la contagion s'est exercée ; altérant en- « suite les humeurs, spécialement la pituite, et les « sucs séminaux, et se caractérisent alors par des « *éruptions, des tumeurs, des ulcères* et *des dou-* « *leurs.* »

Voici qui n'est pas moins remarquable :

« Une fois développée de la sorte, la maladie s'est « ensuite propagée par voie de *contagion*... De nos « jours, personne n'est plus affecté de ce mal que par « le fait d'un rapport contagieux... Ce mal, toutefois, « peut être *héréditaire*... Des parents sains engen- « drent des enfants sains et les parents malades ne « donnent naissance qu'à des enfants malades. Rien « d'étonnant, en conséquence, à ce que des enfants « puissent recevoir ce mal comme un héritage de « leurs ascendants ».

Etiologie et symptômes :

« Il n'est douteux pour personne que ce mal n'ait « eu son origine première dans le *commerce sexuel.* « Il est également certain que depuis sa naissance, « c'est par le commerce sexuel qu'il se propage et « s'entretient... Si la contagion résulte du commerce

« vénérien, les premiers symptômes de la maladie « apparaissent toujours sur les organes génitaux, « *sur la verge ou sur le col de la matrice.* Il se pro- « duit alors sur ces parties *des ulcères virulents et* « *sanieux* (accident primitif). Si la maladie a été « contractée indépendamment de tout rapport véné- « rien, des ulcères semblables se produisent sur les « parties qui ont été exposées à la contagion. *C'est* « *ainsi qu'on voit se manifester de ces ulcères sur la* « *bouche des nourrissons qui ont été infectés par leurs* « *nourrices* ».

Et voici la période secondaire :

« Consécutivement à ces premiers phénomènes, il « se produit des éruptions (pustuloe) sur divers points « du corps, sur la tête par exemple, sur le cou, sur les « tempes, sur les épaules et ailleurs encore. Des dou- « leurs gravatives se manifestent soit sur les mêmes « points, soit dans les muscles et les nerfs ; de là des « troubles divers dans l'exercice de la sensibilité et « du mouvement. Si la maladie se prolonge, l'écoule- « ment des humeurs viciées de la tête détermine la « formation de petits ulcères dans la trachée, le pha- « rynx et l'œsophage comme aussi sur le palais et la « luette. Plus tard encore, c'est le nez qui est affecté, « ce sont d'autres organes qui sont compromis, en « même temps que des douleurs les plus intenses « tourmentent cruellement les malades. Il n'est pas « de maladie, en effet, qui comporte une égale multi- « plicité de symptômes ; c'est pour ainsi dire une « maladie composée de plusieurs maladies ». Parole qui doit être rapprochée de celle de Ricord trois siè- cles plus tard : « La syphilis est un ruban multico-

« lore qui se déroule et dont les couleurs varient après « un certain nombre de tours, sans que jamais les « teintes de l'un de ses bouts rappellent les nuances « du bout opposé.»

Béthencourt ajoute :

« Les éruptions consistent en boutons quelque « peu saillants, arrondis, d'une couleur rouge « fauve et d'une évolution assez rapide — « (ou) moins acuminés, sans être plats toutefois et « offrent une coloration rouge tre bien accentuée « (ou) plus pâles, plus aplatis et moins résistants « (ou) plus résistants enchassés profondément dans « la peau et se présentant avec une teinte d'un brun « sombre légèrement reluisante. »

Là encore on retrouve bien la gamme de couleurs des éruptions syphilitiques décrite par Cazenave. Enfin, la période tertiaire :

« Lorsque la maladie a atteint une période plus « avancée, il se produit parfois sur le crâne, sur le « front ou sur le visage, des *tumeurs* plus ou moins « volumineuses. Ces tumeurs ne présentent pas à leur « surface de coloration morbide des téguments. Elles « sont presque absolument *indolentes*. Elles ne dé- « terminent ni chaleur, ni rougeur locale, ni tension, « ni pulsations douloureuses... Elles sont toujours dé- « pourvues de caractère inflammatoire ». Comment pourrait-on nommer plus clairement les *gommes ?*

Ulcérations suivies de douleurs excessivement violentes et surtout *nocturnes* ; ulcères « esthiomènes » des membres par « la bile » devenue « prédominante dans l'économie » et l'on sait que l'ictère a été signalé par Ricord, Fournier, Lancereaux, Gubler, Hutchin-

son, Chapotot, Ingel Reimess (Balzer) bien qu'exceptionnels dans les manifestations de la syphilis secondaire ; et ulcérations « cacoèthes » des parties génitales, c'est-à-dire rebelles et phagédéniques succédant à l'ouverture des gommes ou à la fonte des tubercules syphilitiques. « La fièvre, en revanche, dit notre auteur, est un symptôme qui fait le plus habituellement défaut ». Il signale encore la prédilection qu'a le mal pour *le cerveau et le foie* qui devient « squirrheux », ainsi que les nerfs. Enfin, « à une période plus avancée de la maladie, une « pituite âcre s'écoulant du cerveau corrode et dé- « truit sur son passage les fosses nasales et « les organes de la voix ». C'est l'affaissement du nez, la perforation de la cloison, la carie des maxillaires, les destructions des cordes vocales, perforation de l'épiglotte, dénudation et névrose des cartilages et autres manifestations de la *syphilis tertiaire,* époque aboutissant dans certains cas au *marasme* et à la *cachexie.* Il est curieux de remarquer qu'au rebours de Villalobos, Béthencourt s'étend peu sur l'accident primitif ; à peine s'il signale que la « contagion, si elle résulte d'un commerce vénérien, apparaît sur la verge ou le col de la matrice sous forme d'ulcères virulents et sanieux. » Par contre, avec quel luxe de détails et quelle justesse, il décrit les périodes secondaire et tertiaire !

Arrivons au pronostic :

« Le mal vénérien ne guérit jamais sans le secours de l'art ». S'il est vigoureusement traité par un médecin instruit, « adepte éclairé des doctrines de Galien » ; s'il affecte un sujet jeune et vigoureux, sans

diathèse antécédente, il a toutes chances de guérir rapidement. Inversement, il se montrera d'autant plus rebelle qu'on aura affaire avec un sujet âgé et dyscrasié. « Il ne fait pas bon de prendre la vérole dans la vieillesse dira plus tard à ce sujet Ricord. » Le mal vénérien offre bien plutôt les allures d'une affection *chronique* que d'une affection aiguë, ajoute notre auteur. Il est sujet à des *récidives*. Et ce ne sont là autre chose que les diverses étapes de la maladie. Enfin « le mal vénérien reste quelquefois latent dans l'organisme pendant de longues années, pour reparaître tout à coup alors qu'on s'y attend le moins ».

Mais pour ce qui est du traitement, « in cauda venenum », le mal vénérien ne se résout jamais « que sous l'influence d'une médication qui im- « pose au corps le châtiment de son impureté, « et à l'âme la punition de sa faute. » En conséquence, le malade astreindra comme expiation à une sorte de purgatoire, le *Carême de pénitence,* d'une durée de quarante jours.

Pour arriver à ses deux rénovations physique et morale, deux moyens s'offriront au pécheur : 1° le régime ; 2° l'emploi de certains remèdes.

Les remèdes se résument en deux essentiels, *le gaïac et le mercure*. Nous avons dit plus haut l'importance imprévue qu'occupe dans l'esprit des thérapeutes du temps, le gaïac. On sait que le gaïac ou gayac, est une plante qui croît à Cuba, à la Jamaïque, à Saint-Domingue, à Haïti et sur la côte Nord de l'Amérique, ainsi qu'au Venezuela et en Colombie. La thérapeutique moderne utilise son bois et sa résine qui sont importés en

Europe par Londres et Hambourg, qu'on débite en rapures ou en morceaux. L'aubier en est blanc jaunâtre et le duramen ou cœur du bois, brun verdâtre. Paetzold a établi, en 1901, que le bois de gaïac agit par la saponine qu'il renferme comme la squine et la salsepareille, et que son principe actif est plus abondant dans l'écorce et dans l'aubier que dans le cœur du bois. La résine qui y entre dans la proportion de 20 %, est utilisée en lames comme diaphorétique et le bois comme sudorifique (Collin).

C'est là ce bois « à nature chaude et sèche », sur lequel Béthencourt s'étendra complaisamment, qu'Ulrich de Hutten appellera le « Saint Bois, qui avec la diète guérit d'une manière infaillible » ; que Fracastor nommera : Céleste ambroisie, et que Fernel déclarera « le seul moyen d'obtenir une guérison facile et prompte »... Ainsi avons-nous vu à la *réapparition* de l'arsenic dans le traitement de la vérole, des esprits distingués affirmer sa faillite !

Voici donc, comment, d'après Béthencourt, on prépare ce remède cher au chevalier de Hutten : « Sur « une livre de bois finement râpé, on verse huit li- « vres d'eau de source ou de rivière. On laisse le tout « en macération pendant douze heures. Puis on sou- « met le mélange à un feu doux pendant six heures, « en surveillant assidument la cuisson, de façon à « éviter une ébullition trop violente. On évapore la « liqueur jusqu'à réduction de moitié dans un vase « de terre soigneusement clos que l'on découvre seu- « lement de temps à autre, pour recueillir l'écume. « On met ensuite en bouteille la colature ainsi pré- « parée qui porte le nom de *première eau ou pre-*

« *mière décoction.* Dans une opération ultérieure, on « reverse huit livres d'eau sur la même râpure de « gaïac. On procède à une seconde cuisson, on passe « à l'étamine et l'on embouteille. On obtient ainsi ce « que l'on appelle la *seconde eau ou seconde décoc-* « *tion...* La première eau est un peu trouble, la se- « conde est plus claire, plus fluide ; certains médecins « ajoutent à ces préparations suivant les tempéra- « ments, du sucre, du miel ou de la manne en « grains. »

Voici comment le patient prendra le gaïac :

Le malade réduira son régime habituel, soumettra à l'action du caustique ses « tumeurs ou tubercules indurées » s'il en a, fera ruginer ses lésions osseuses, enfin sera purgé avec la casse. Puis, placé dans une chambre *chauffée d'une façon continue durant trente à quarante jours,* il gardera le lit « bannira tout souci et s'interdira tout travail sérieux ».

Chaque jour, à 4 heures du matin, il se fera suer abondamment au lit en s'enveloppant de couvertures.

A 5 heures, il boira un verre de la première décoction, puis provoquera une nouvelle sudation de deux heures.

A 9 heures, il quittera le lit.

A 11 heures, il déjeunera avec 3 ou 4 onces de pain et un poids égal de pruneaux ou de raisins secs ; boira pour toute boisson la seconde décoction de gaïac froide, dînera plus sobrement encore. A 8 heures du soir, il absorbera un verre tiède de la première décoction. Dans l'intervalle des repas, il fera usage de la même boisson. Une heure avant chaque prise, il aura soin de se mettre au lit où il restera 4 heures

durant et où « il fera tous ses efforts pour exciter à ce moment une forte sudation « et favoriser ainsi les « effets du salutaire breuvage. Plus sévère sera le ré- « gime, plus rapide sera la guérison. Le régime sera « sévèrement observé jusqu'à la fin du traitement ».

Après le gaïac vient le mercure, dont le traitement sera institué de la manière suivante :

« L'action spéciale qu'exerce le mercure sur le mal « vénérien paraît être de diviser les humeurs, de les « disposer à la fluxion et de les évacuer ensuite ». Cette conception de l'action physiologique du mercure est absolument générale chez les auteurs du temps. « Comme préparation à la cure, il faut tout d'abord « évacuer l'estomac, le foie, les premières veines et « les intestins. Cela fait, le malade sera placé dans « une chambre bien défendue contre le froid, dans « laquelle on entretiendra un feu permanent avec « des bois de bonne qualité. Autant que possible du « reste, on aura soin de choisir pour commencer cette « cure, un temps doux ou légèrement chaud. » On considérait le froid comme l'adjuvant le plus grand de la vérole. Entravant l'action sudorifique et éliminatoire du mercure, refoulant à l'intérieur les « humeurs peccantes », il « rentrait le mal ». Remarquons que cette idée du « mal qui rentre » est demeurée tenace et que de nos jours encore, de nombreuses mères de famille déplorent la mort de leur enfant emporté par une « rougeole rentrée ».

« Chaque jour, donc, à quatre heures du matin, « le malade sera frictionné doucement, sur les bras « et les cuisses, avec un onguent mercuriel, et cette « friction sera faite devant le feu. Il déjeunera à dix

« ou onze heures, dînera à cinq heures de l'après-
« midi. A neuf heures du soir, il sera frictionné de
« nouveau de la même manière et avec les mêmes
« précautions que la première fois. A la suite de cha-
« que friction, il se couchera et essayera de provo-
« quer une forte sudation en s'enveloppant de cou-
vertures.

« Ce traitement sera continué de la sorte six ou
« huit jours. Le premier jour seulement, on ne fera
« qu'une friction. Les jours suivants, on en fera une
« ou deux, suivant l'intensité du mal et les forces du
« patient... »

Avant de quitter la chambre, le malade sera purgé une seconde fois. Dans les premiers jours de la cure, on diminuera progressivement la chaleur de la chambre, et l'on relâchera peu à peu la rigueur du régime. Le 6e ou 7e jour, on purgera le malade avec de la casse. On lui accordera alors deux ou trois jours de repos pour lui permettre de réparer ses forces, puis on recommencera le même traitement.

« La base des onguents qui servent aux frictions,
« c'est le mercure ».

Les frictions seront faites « sur des parties éloignées
« des organes nobles, notamment sur les extrémités
« des membres. Il importe en effet de ne pas s'expo-
« ser à ce que l'action du mercure retentisse sur les
« viscères essentiels à la vie ». On évitera les frictions sur l'abdomen et l'épigastre. Enfin il n'est question nulle part dans ce traité de Béthencourt de l'administration du mercure à l'intérieur.

Passons au régime :

« Après la cure, les malades resteront soumis au

« même régime, car des écarts d'alimentation pour-
« raient déterminer des récidives... *Il est à noter en*
« *effet que les sujets qui ont été affectés du mal vé-*
« *nérien sont plus enclins que d'autres à contracter*
« *de nouvelles maladies.* »

Ricord devait dire à ce sujet : La vérole est un branlebas dans l'économie susceptible d'exciter tous les vices organiques, d'éveiller toutes les diathèses en puissance et Sergent a montré le « coup de fouet » que donne la vérole à l'évolution d'une tuberculose.

Le malade se nourrira donc de pain de bonne qualité, d'œufs à la coque, de viande de veau, « d'orge spécialement » d'épeautre, de raisins secs et de prunes. Il s'abstiendra de viande de bœuf, de viande de porc, de volailles, de cervelles, de poissons de marais et « de poissons qui vivent dans la vase », d'œufs durs, de légumes, de fruits, de lait, de vin rouge, de vins capiteux et durant le traitement du gaïac, de vin de sel et de tout rapport vénérien. Aux repas, il fera usage de vin blanc coupé d'eau. Villalobos prescrivait le vin rouge, et tandis qu'il conseillait une promenade avant de se mettre à table, Béthencourt la prescrit après les repas. L'activité lui sera profitable. « Quel ne devait
« pas être l'embarras des malades et des médecins pour
« se garer de tant de périls pour éviter à la fois et les
« aliments chauds et les aliments froids, les substances
« humectantes ou desséchantes, les mets de nature
« âcre, acide, stypique, etc., pour régler à juste dose
« la quantité de nourriture permise, pour satisfaire en
« un mot aux mille exigences d'un régime extra minu-
« tieux ». Nous souscrivons entièrement à cette remarque du professeur Fournier, et reconnaissons que ce

traitement de prélat n'est pas à la portée de tous. Mais quant à plaindre nos « malheureux confrères du XVIe siècle », il nous semble que les malades le sont plus encore qui furent de tous temps soumis aux longs traitements et aux fastidieux régimes !...

*
**

Est-ce au gaïac, est-ce au mercure, que nous attribuerons la préséance dans le traitement du mal vénérien ? nous dit l'auteur en manière d'épilogue : « Notre « conscience de juge éprouve une hésitation réelle au « moment de prononcer notre arrêt. Il n'est pas dou- « teux que le gaïac n'ait avec la nature humaine plus « d'affinité que le mercure. Mais son traitement est « véritablement barbare en raison de l'excessive ri- « gueur du régime imposé aux malades. Nous avons « constaté de plus que son action est faible et lente « comparativement à celle du mercure. Le mercure « est très certainement l'ennemi de notre corps, mais « en revanche son action curative est énergique et « rapide. »

Et il conclut après une série de considérants d'allure judiciaire en faveur du mercure « administré « suivant les doctrines d'Hippocrate et Galien, les pon- « tifes de notre art », et non sans envisager, par une vision véritablement prophétique « que *peut-être* « *l'avenir nous réserve-t-il un remède plus actif à* « *lui seul que tous les autres* ».

Quelle part, en résumé, revient dans les annales de la syphiligraphie à Jacques de Béthencourt ? Il suffit de comparer les textes pour établir qu'à aucune

époque peut-être il n'a été décrit autant de nouveautés sur la maladie que par cet homme. En voici la preuve :

Il affirme que le « mal français » est essentiellement *vénérien, contagieux, héréditaire*. Qu'il évolue, suivant un *ordre chronologique* fixé. Que c'est une *maladie générale*. Il décrit magnifiquement les périodes *secondaire et tertiaire* ; entrevoit les *accidents quaternaires*. Il montre enfin que le mal vénérien *perd en vieillissant son pouvoir de transmissibilité contagieuse*. A l'encontre des grossières erreurs thérapeutiques de ses devanciers, comme de celles de ses successeurs durant plusieurs siècles, il se prononce pour le *mercure* dans le traitement du mal. Il entrevoit *l'arsenic*. Grand clinicien, c'est encore un génie créateur de la grande race. Retenons ce nom...

III. — Fracastor

Celui-ci est un poète comme Villalobos et c'est aussi comme Villalobos un médecin.

Né à Vérone, en 1483, son père était Paul-Philippe Fracastor, sa mère Camille Masarelli. L'histoire rapporte qu'il vint au monde bouche close ou du moins qu'il fallut séparer ses lèvres par une opération. Il se rattrapa depuis. Un drame étrange marqua sa jeunesse. Sa mère, qui le tenait dans ses bras, fut frappée de la foudre sans qu'il en reçut aucune atteinte. Philosophe, savant, écrivain et poète, il fut un esprit universel recherché des grands. Il est de la famille authentique de ces grands humanistes de l'humanité renaissante qui ont fait leur la parole du poète : Homo sum : humani nihil a me alienum puto. Il mourut d'apoplexie le 6 août 1553, comblé de gloire, et par surcroît d'honneurs. Disons tout de suite que le fait d'écrire en vers latins, même sur un sujet aussi dénué de poésie que la vérole n'offre rien de particulièrement extraordinaire. La poésie était de mode à cette époque et la langue latine recherchée des savants. Tout était matière à versification « depuis les « couches de la Vierge jusqu'au dressage des chiens de « chasse, depuis la Passion du Christ jusqu'aux règles « du jeu d'échec. » L'œuvre de Fracastor n'a donc rien qui doive étonner. Il est simplement curieux que son poème, d'ailleurs admirable, ait imposé à Charles Quint lui-même une admiration sans bornes pour son auteur, et que ses compatriotes aient été jusqu'à lui décerner une statue de marbre avec cette

inscription : « A l'auteur du divin poème sur la syphilis, à celui dont les veıs ont éclipsé tous les vers qui ont paru depuis quinze cents ans. » Il est vrai que nous sommes en Italie et qu'il faut un peu faire la part de l'exagération méridionale ! Quoi qu'il en soit, de ce poème (1530) date le nom de *syphilis,* et ce nom a prévalu sur tout autre. Ajoutons que de siècle moins pudibond que le nôtre n'avait pas pour la syphilis de vertueuses indignations. Et les puissants du jour, le duc de Gismond d'Est, prince de Ferrare, le comte de la Mirandole, le cardinal Albert, électeur et archevêque de Mayence, ne se faisaient aucun scrupule d'accepter le patronage des écrits qui traitaient de cette matière. Ainsi Fracastor dédia-t-il son poème « au célèbre Bembo », prince de l'Eglise, secrétaire intime et familier du pape Léon X.

L'écrit de Fracastor, comme le fait très bien remarquer Alfred Fournier, est loin d'être un badinage. Le fond de l'œuvre est la « description théorique et « clinique d'une maladie. C'est un chapitre du traité « de Pathologie interne de Dieulafoy, à un échelon « poétique de plus. » Il n'y a de vraiment poétique que l'apostrophe à l'Italie vaincue et gémissant sous les joug des armes étrangères. Mais le tableau de la syphilis y est tracé de main de maître. Cette uvre est en dépit de l'auteur plus qu'un « essai médical ». Seulement, il n'y a après Villalobos et Jacques de Béthencourt plus grand chose à décrire. Il n'y a plus qu'à parler. C'est ce dont s'acquitte admirablement Fracastor.

Fracastor ne prétend aucunement au début de son poème de *La Syphilis* que le « Mal français » ait été

introduit « dans le Latinus » par les Français. Mais seulement « à l'époque où les armées françaises dé- « solaient ce malheureux pays ». Au contraire « ce fut « de tous les côtés à la fois (sponte sua sensera luem) « que le fléau se déchaîna parmi nous, or, un tel mal « qui fond ainsi d'un seul coup sur l'univers entier ne « saurait être le produit d'une simple contagion.» Ceci est fort discutable. Comment en effet les médecins de la fin du XV siècle qui ne connaissaient pas la syphilis, en auraient-ils connu dès sa naissance tous les modes de transmissions possibles et comment par conséquent la contagion ? Est-il besoin d'ajouter qu'il est en core plus invraisemblable que le mal ait ainsi éclos par une sorte de génération spontanée dans toutes les parties de l'ancien monde, et ne paraît-il pas infiniment plus satisfaisant d'admettre qu'issu d'un foyer primitif que Fracastor situe en Italie même, il se soit progressivement irradié par contagion.

L'origine du poison ? Elle sera toute pour le Fracastor de cette date dans les influences sidérales qui troublèrent l'air et déchaînèrent les « miasmes épidémiques ». Mais au rebours de Diaz de Isla et ses choux syphilitiques, Fracastor affirme que le mal n'affecte « ni les muets habitants de l'onde, ni les bêtes « fauves des forêts, ni les oiseaux du ciel, ni même « le bétail. Il n'en veut qu'à l'homme, l'homme seul « est sa proie et c'est le sang qu'il attaque tout d'a- « bord. » Le mal a une période d'incubation « comme « s'il recueillait des forces pour une explosion plus « terrible. Il apparaît tout d'abord sur les organes de la génération pour s'irradier de là « sur les parties « voisines et sur les régions de l'aine. Les plus sub-

« tiles des tumeurs morbides se réfugient soit vers la
« peau soit aux extrémités des membres. Elles pro-
« duisent alors de hideux exanthèmes qui se répan-
« dent bientôt sur tout le corps et le visage... boutons
« pustuleux et coniques qui, gorgés de liquides cor-
« rompus, ne tardent pas à s'ouvrir pour donner issue
« à une sanie muqueuse et virulente. »

Ce sont les *syphilides papulo-ulcéreuses* du revêtement cutané et leur équivalent les *plaques muqueuses ulcérées, l'ecthyma, les tubercules syphilitiques.*

« Quelquefois même des boutons semblables se
« développent dans la profondeur des organes et cor-
« rodent sourdement les tissus. On voit ainsi d'hor-
« ribles ulcères dépouiller les membres, dénuder les
« os, ronger les lèvres et pénétrer jusque dans la
« gorge, d'où ne s'échappe plus qu'une voix sourde
« et plaintive. »

Ce sont, soit les *syphilides papuleuses tertiaires dites tuberculeuses,* à forme *phagedénique, serpigneuse* ou *cérébrante,* soit les *gommes ulcérées,* soit les *caries osseuses* se compliquant d'abcès ou d'ulcérations des parties molles. Quant à la « voix sourde et plaintive » exiles reddentia guttura voces, elle provient soit des *accidents laryngés,* soit à la faiblesse ressortissant de la *cachexie syphilitique.*

On doit remarquer ici avec Alfred Fournier que dans son énumération des accidents cutanés de la syphilis, Fracastor sacrifie aux besoins d'une mise en scène pathétique et terrifiante. Il ne cite en effet que que les formes graves des syphilides où les types d'aspect le plus repoussant. Ceci en est une nouvelle preuve :

« ...Une lèpre hideuse envahit tout le corps de ce
« jeune et riche praticien ; ses os tuméfiés devinrent
« la proie de la carie ; son nez fut rongé par une plaie
« maligne ; et pour comble d'affliction, ses yeux, ses
« yeux si beaux, purs miroirs du jour, furent dévorés
« par un affreux ulcère... »

Ceci traduit d'une façon très poétique et très vraie la langueur physique et morale qui s'empare de certains sujets :

« Infortunés ! la nuit qui verse un doux repos sur
« toute la nature, n'a pas de charmes pour eux, car
« le sommeil fuit leurs paupières... Désespérés, éper-
« dus, ils reviennent adresser aux Dieux d'ardentes
« prières... »

Le livre II nous décrit — on pense quels termes ! — la consternation qui accueillit l'apparition du mal. Ce fut, en effet, comme nous avons dit plus haut, une véritable panique en raison des symptômes apparents de la maladie, de ses manifestations véritablement effrayantes, des douleurs affreuses qu'elle provoquait, de la contagiosité trop réelle, son invasion subite, sa dissémination rapide et jusqu'au mystère même de son origine exagérés par la crédulité publique. On se représentait la vérole comme une peste terrible et épouvantable. C'était bien là la « vérole noire ». On fuyait les malades, les médecins tous des premiers, les magistrats défendaient aux chirurgiens de les traiter. Berler nous dit (1510), qu'on vit expirer un grand nombre de malheureux en plein air, sur des grabats, dans les rues, dans les campagnes. Et comme nous l'avons signalé plus haut, les traitements empiriques et intempestifs tuaient tout autant que l'intensité

première de la maladie et les arrêtés du prévôt de Paris ordonnant (1497) « à tous les malades de la « grosse vérole d'avoir à vuider incontinent la ville, « sous peine d'être jectez en la rivière. »

« La maladie est une, mais les malades sont diffé- « rents, avait dit Béthencourt.» Fracastor reprendra cette pensée en disant :

« Le sang n'a pas une composition identique chez « tous les malades. Est-il pur, cela est d'un bon pré- « sage ; est-il au contraire épais, surabondant et « chargé de bile, le mal dans de telles conditions sera « plus grave, plus rebelle, et ne cédera qu'à l'emploi « des remèdes les plus énergiques et les plus vio- « lents. »

Et de fait, la syphilis n'est pas égale pour tous. Elle est même, comme le fait remarquer A. Fournier, souvent paradoxale, se montrant bénigne chez des sujets débiles, et grave chez des sujets de santé robuste, en apparence du moins. Pour ce qui est de la contagion, notre poète ne la met pas en doute. Il l'exprime en poète :

« N'allez pas succomber aux entraînements de l'a- « mour, dit-il à ses malades, rien ne vous serait plus « nuisible, et vos baisers souilleraient les tendres « filles de Vénus, d'une détestable contagion. »

Pour ce qui est du mercure, du chemin a été fait depuis que le licentié de Villalobos avait prit la plume. Car si Fracastor prône comme lui les régimes résolutifs, intensifs, délayants, la purge et la saignée larges, il donnera sur les fumigations le « cinabre » contre les exanthèmes et les ulcères « limi-

tées aux parties atteintes » de remarquables précisions.

Mais voici ce qu'on doit signaler :

« *Bien préférable est une autre méthode dont le*
« *mercure fait la base. Merveilleuse, en effet, l'action*
« *du mercure sur le fléau.* »

Ici se place une poétique origine du mercure.

Un laboureur syrien, du nom d'Ilcée, ayant tué à la chasse le cerf sacré de Diane, celle-ci et Apollon lui envoyèrent la grosse vérole. Il en serait mort sans la nymphe Callichoé « sa douce amie » qui lui indiqua au pays des Cyclopes, un fleuve de vif argent où notre dolent « régénéra sa dépouille hideuse... Mala-
« des, s'écrit alors le poète dans une élévation magni-
« fique, trêve au dégoût que peut vous inspirer ce
« remède ! car s'il est odieux, le mal l'est encore plus.
« Votre guérison est d'ailleurs à ce prix. Donc, sans
« hésitation, étalez cette mixture (l'onguent mercu-
« riel) sur votre corps et couvrez en toute l'étendue
« de la peau à l'exception de la tête et de la région
« précordiale... et attendez qu'une sueur salutaire
« baigne vos membres d'une impure rosée... Bientôt
« vous sentirez les ferments du mal se résoudre dans
« votre bouche en une bave immonde et vous verrez
« le virus même s'évacuer à vos pieds en des flots de
« salive...»

On ne pouvait exprimer plus glorieusement une erreur, ni préconiser avec plus de flamme le supplice de la salivation hydrargyrique que Fracastor avec tous les médecins du temps prenait pour une « dépuration ». Le livre III a trait au gaïac, que le poète célèbre en des termes qui ne le cèdent pas aux précé-

dents. Le gaïac « breuvage sacré qui soutient les mala-
« des à l'égal d'une céleste ambroisie, « orgueil du « nouveau monde », et qui guérit le berger *Syphile* puni par Apollon vérolifère. Désormais, le nom de Syphilis est entré dans l'histoire.

Dans son livre *De contagionibus et contagiosis morbis* (1546). Fracastor nous montre ce qu'est la contagion de la syphilis. Contagion et contagion « par « contact prolongé de deux corps s'échangeant leur « chaleur, condition surtout réalisée par le coït », hérédité du mal, symptomatologie sans reproche, vieillissement de la maladie avec la transmission d'âge en âge sont formellement reconnus. Il y a bien la confusion entre la syphilis et les « échaufeures », dont le nom est resté dans le vulgaire pour désigner une blennorrhagie atténuée. N'en faisons pas trop grief à Fracastor. Des médecins contemporains l'ont commise !...

Notre auteur signale encore *l'alopécie syphilitique*, qu'on crut longtemps due au mercure et l'ébranlement des dents que lui, semble imputer au mal alors que c'est au remède qu'il la faut rapporter.

Il n'est pas sans saveur de remarquer que si en 1530, Fracastor croyant la maladie épidémique, ne doutait pas qu'elle dut « un jour rentrer dans les ténèbres du néant », en 1546, il énonçait : « Le mal « français disparaîtra quelque jour, pour renaître « sans doute parmi nos arrière-neveux ». Fernel niera plus tard la disparition possible de la maladie qu'il donnera comme compagne « pour toujours du genre humain ».

Nous avons vu que Fracastor admet le mercure en

fumigations ou frictions dans le traitement de la syphilis. Il admettra aussi la thériaque ou le mithridale. « Vous avez chance, dit-il, par l'emploi de tels moyens de tuer le germe du mal et de prévenir tout accident ultérieur. » Cette assertion n'aurait guère qu'un intérêt historique si l'on n'y entrevoyait le principe de l'avortement de la syphilis, principe qui fut celui de l'« éradication » de l'accident primitif, dont notre regretté maître, le Professeur Hallopeau, fut le promoteur, à vrai dire sans résultats bien concluants.

On commencera donc par les moyens habituels à cette époque, mais si nous dit notre auteur « comme c'est le cas de beaucoup le plus habituel » — et on le conçoit sans peine — la maladie a résisté aux « alexipharmaques », aux pilules aggrégatives électuaires et autres, on en arrivera à « cette dernière ressource » du mercure, « desséchant, détersif, sudorifique et liquéfiant », en friction avec l'onguent suivant, de Fracastor au 1/8e de mercure métallique.

Il est remarquable que chez Fracastor, la purge, la saignée et les sudations jouent un rôle beaucoup plus effacé que chez Villalobos, Jacques de Béthencourt, et surtout chez Fernel. En matière de traitement, Fracastor est certainement celui qui a vu le plus juste. Sa louange du traitement mercuriel, ses précisions quant à son usage, en font foi. Le malade sera frictionné sur « toute l'étendue du corps, à l'exception de la tête, de la poitrine et des aisselles, une seule friction étant amplement satisfaisante.» (Fracastor, traitement du « Mal Français »).

A ce trait, on remarquera combien en matière de

mercure les médecins du temps y vont comme ont dit « larga manu ».

« Il est certain, dit à ce sujet Fournier, que des « frictions faites de la sorte sur presque toute l'éten- « due du corps et répétées même deux fois le jour, « en certains cas, devaient dépenser une quantité « d'onguent considérable. Nul doute qu'un tel trai- « tement n'ait dû produire des résultats merveil- « leux, dont parlent avec tant d'enthousiasme les auteurs du temps. »

Pour en finir avec Fracastor, mettons sous les yeux du lecteur cette description remarquable de la stomatite hydrargyrique : « La bouche se couvre d'ulcè- « res, il s'établit une *salivation* abondante, fétide, « horrible, intolérable, laquelle se prolonge une quin- « zaine de jours, si ce n'est plus ; la mastication de- « vient impossible, et c'est à peine si l'ingestion des « boissons peut se faire ; les dents *se déchaussent et* « *s'ébranlent*, le sommeil se perd et la vie n'est plus « qu'un supplice. Ce n'est pas tout. Certains mala- « des ont conservé un *tremblement des membres* à « la suite d'un tel traitement, d'autres même ont vu « leur mal se réduire. » Le chevalier Ulrich de Hutten trace dans le récit de Potton, un tableau saisissant de ces souffrances. Il s'y connaissait quelque peu, ayant subi onze fois en neuf ans ce traitement. Quoi qu'il en soit, Fracastor fut un grand poète doublé d'un savant clinicien. Il apporta dans l'histoire de la syphilis *le nom du mal lui-même, compléta* la description de certains symptômes *alopécie, stomatite hydrargyrique,* déjà tracée de main de maître par Rabelais, *traitement mercuriel*, etc., enfin posa les premières bases du *traitement rationnel* par le mercure.

IV. — Fernel

« Sans la description de la maladie, dit en parlant de l'ouvrage de Jean Fernel le docteur Le Pileur, son commentateur, le livre ne mériterait pas même d'être lu. » C'est là, nous a-t-il paru, la conclusion certaine du « *Meilleur traitement du Mal vénérien* » (1579), par Jean Fernel. Le commentateur ajoute bien qu'à travers le style ampoulé qui résume pour nous tout le fatras de la scolastique,« perce la flamme d'un génie supérieur », on ne peut s'empêcher de regretter pour le « grand » Fernel, qu'il y en ait eu d'autres avant lui qui traitèrent du même sujet. Car le terme de « grand » implique non pas seulement la science, mais le génie, « l'éclaireur indomptable » dont parle le poète. Et d'autres avaient éclairé Fernel...

Né en 1497, probablement à Montdidier, Jean Fernel « d'Amiens », fut le médecin de Henri II. Une légende rapportée par Sçévole de Sainte Marthe en 1598, veut que sur ses conseils, la stérilité de Catherine de Médicis ait cessé. Là encore on n'en saurait faire un titre de gloire à Fernel, puisqu'elle a eu pour effet de mettre au monde les derniers Valois. Il guérit par contre Diane de Poitiers, maîtresse du roi (Plancy) et de là part l'origine de sa fortune et mourut le 26 avril 1558, comblé d'honneurs et de richesses. Soyons justes, il n'eût pas que cela. Ce fut un esprit positif, positif dans l'erreur comme dans la vérité, qui trouve peu, complète bien, et développe parfaitement.

Passons rapidement sur son œuvre. On y trouve

une chose nouvelle : il est le premier qui ait fait remarquer *la nécessité d'une brèche pour l'introduction du virus.* « L'haleine seule du chien enragé n'est « point contagieuse ; il faut qu'une partie du corps « ouverte par la morsure, reçoive la bave ou la salive, « qui de là, peu à peu, porte le virus dans tout le « corps. Si ce virus tombe sur une peau intecte, il « n'a point d'effet ; *car l'épiderme épais et sain ne « laisse pas pénétrer la substance de ces venins fai- « bles et grossiers, à moins d'être fendu ou écorché* « (Mal vén. Ch. I). » Ni chez Villalobos, Vigo, Ulrich de Hutten, Jacques de Béthencourt, Fracastor, on ne trouve cette remarque. Par une ironie du sort, ce bien de Fernel est même contesté de nos jours. Certains auteurs, ayant prétendu qu'eu égard à la forme en vrille du spirochète de Schaudinn, on pouvait concevoir qu'il pénétrât à travers une muqueuse saine, exempte de toute solution de continuité. Reconnaissons toutefois que l'immense majorité des auteurs est pour l'avis contraire, celui, par conséquent, de Fernel. Dans l'étiologie du mal, il nie les influences sidérales, chères à ses prédécesseurs. Quant à sa naissance, il le croit originaire de la découverte de l'Amérique et importé par les Espagnols dans l'armée française, puis répandu par contagion dans tous les autres pays.

« La cause efficiente du mal vénérien est un prin- « cipe occulte et venimeux, un poison pernicieux qui « se contracte par la contagion et l'attouchement, « qui bien que très léger, presque insaissable, échap- « pant à nos sens, n'est pourtant pas simple et isolé, « mais réside dans une humeur ou tout autre corps « qui lui sert de substratum et de véhicule. C'est

dans ces lignes que le Pileur veut voir la première idée du virus.

Avec une remarquable netteté. Fernel décrit l'accident primitif. Il en note l'incubation, et avec la plus grande précision, *les points différents où il peut se localiser* : Parties « honteuses », dans les rapports sexuels, mamelle chez la nourrice infectée par son nourrisson, chancre digital de la sage-femme, bouche « par la salive d'un baiser lascif, etc.». Avec la plus grande netteté aussi, il exprime la confusion courante àcette époque entre la syphilis et la blennorrhagie.

« Le mal vient infecter le sang de la veine cave et « l'esprit de la grande artère. Alors le bubon appa- « raît à l'aine ; de là, les vaisseaux speunatiques et « les reins étant affectés, *la gonorrhée se produit* et « celle-ci veut vomir le poison au dehors » (Chap. IV) confusion que ne suffisent pas à expliquer les rares chancres urèthraux.

Ici se place une proposition curieuse :

« Le mal, nous dit Fernel, débute le plus souvent par les parties honteuses, seulement, c'est toujours « un individu sain quie est infecté par un malade, ou « un malade par un autre qui l'est plus que lui ; « et jamais par un sujet qui soit à un degré de mala- « die égal ou inférieur au sien. » (IV).

Cette notion de *degrés* dans la maladie nous amène à nous demander si Fernel n'avait pas entrevu la dualité des maladies vénériennes et si, confondant blennorrhagie et vérole, il n'aurait pas, par contre, différencié la syphilis confirmée, *celle qui est suivie d'accidents* et la *syphilis non confirmée : le chancre* induré et le chancre simple. Dans son livre VI de la

Pathologie des maladies des organes situés au-dessous du diaphragme, il dira encore :

« On voit paraître aux parties honteuses des pustu-
« les, des ulcères malins, une gonorrhée virulente et
« des bubons inguinaux. Cependant, *à moins qu'ils ne*
« *pénètrent plus profondément,* ces accidents ne sont
« pas encore le mal vénérien. »

Ajoutons d'ailleurs que là encore, Fernel ne faisait que reprendre une idée déjà émise par J. de Vigo.

Une autre proposition doit être signalée :

« Le mal vient souvent d'une prostituée qui n'est
« pas encore infectée, mais avec laquelle on a eu des
« rapports peu de temps après un libertin malade
« (Mal vénér. Ch. IV). »

Ie est certain, dit Le Pileur, que la contagion *médiate* est chose possible. Signalée par Courmont, elle veut dire *qu'un syphilitique pourrait rendre momentanément contagieuse une femme qui infecte à son tour l'homme succédant au premier et cela en restant indemne elle-même.* Enfin Fernel précise les périodes du mal.

C'est à propos du « traitement par l'hydrargyre » (1), le plus cruel des traitements », que la fureur de Fermel se donne libre cours et contre les chirurgiens et contre les barbiers et contre l'hydrargyre lui-même... La raison en est fort simple : l'usage du mercure était autorisé aux chirurgiens-barbiers et même

(1) Rappelons que du temps de Fernel, les mots : *mercurius* et *mercure* ne s'employaient pas encore en médecine pour désigner le métal. Jean de Vigo, lui-même, ne se sert que des mots *minium* pour désigner le cinabre et *argentum vivum* pour le mercure métallique.

aux barbiers qui ôtaient de ce fait une grosse clientèle aux médecins. Pour être grand homme, on n'en est pas moins homme, et c'est ce qui fait que Fernel ira jusqu'à dire que l'hydrargyre rend fou.

« Par le refroidissement qu'il détermine en vertu « de sa propriété spéciale, il repousse tout le mal à « l'intérieur, de là dans l'estomac et la poitrine d'où « par la continuité de ces parties, il lui fait gagner « la gorge et la bouche avec une si grande violence, « que les dents qu'il menaçe surtout ainsi que le « cerveau, s'ébranlent chez tous les malades et chez « quelques-uns noicissent et tombent. Tout ce qu'il « n'expulse pas du corps par les sueurs, il le précipite « dans le ventre non sans de grandes coliques. La « fureur et la violence de l'humeur sont diminuées « par les remèdes, bien que la racine du mal ne soit « par arrachée (Ch. VI). »

Du traitement mercuriel, en un mot, Fernel ne voit ou ne veut voir que les accidents : stomatite, tremblement, diarrhée. S'il condamne les étuves, c'est lorsqu'elles aident à ce traitement. Et il exprime la phrase fameuse et désormais classique : « Chez ceux qui ont eu des frictions répétées, « les dents vacillent et deviennent noires, les os, plus « résistants, sont atteints de carie partielle, et en « l'enlevant avec l'instrument, j'y ai trouvé souvent « des gouttes tremblottantes de vif argent » (Ch. VII). Constation que Fallope et Hallopeau devaient faire à leur tour.

Pour ce qui est de l'usage externe « il est entendu », nous dit Fernel, « que le vif argent et le plomb ne doivent être jamais pris à l'intérieur », à l'extérieur,

pourtant, il pourra rendre les plus grands services. Mais ce sera alors contre la gale, le lichen, la psore et la lèpre. Pour le reste, il est la cause de tous les maux, jusques et y compris les gommes cérébrales... Aussi les dames devront-elles éviter avec horreur les parfums d'Espagne et d'Italie, confectionnés avec l'hydrargyre, dont la seule application sur la face « noircirait en peu de temps et gâterait leurs dents, « riderait leur visage, obscurcirait leur vue, les vieil- « lirait avant l'âge et les ferait mourir asthmatiques « (Ch. VII). »

Et il conclut :

« L'hydrargyre est l'ennemi du cerveau, des nerfs, « des tendons, de toutes les membranes, et s'il ré- « prime quelquefois les symptômes du mal à son « début, il doit être « justement suspect et odieux à « tous les médecins instruits », laissé tout au plus « aux charlatans, chirurgiens, barbiers, effrontés « imposteurs » et « aux misérables apothicaires..» « (Ch. VII). »

Et dans un parler ou la scolastique ferait perdre son grec, à un profès de la Compagnie de Jésus, « Il « faut, avant de songer à entreprendre la cure même « du mal vénérien, nous dit Fernel, vider par les « apozèmes le foyer de cacochymie et purger les dif- « férentes régions du corps, nettoyer, humecter et « rafraîchir les viscères. Le gaïac et le seul moyen « d'obtenir une guérison facile et prompte » (VIII et IX).

Inutile d'ajouter qu'au rebours de l'hydrargyre, le gaïac guérit tout « il rend plus déliées les parties « obstruées, provoque les sueurs, les urines, facilite

« l'expectoration par sa sécheresse tenant de l'astrin-
« gence, dessèche et fortifie l'estomac humide, dé-
« goûté, délabré, et fait de même pour tous les autres
« viscères... il enlève à la bouche sa mauvaise odeur,
« guérit les obstructions chroniques du foie et de la
« rate, ainsi que l'ictère, l'hydropisie et les autres
« maladies qui en procèdent, il dissipe et évapore les
« humeurs superflues et froides... tous les catarrhes
« de la bile et fait cesser les douleurs qu'ils causent...
« Il est d'un merveilleux secours dans l'angine bâ-
« tarde, la goutte des pieds et des mains, la sciatique
« et tout ce qui est rhumatisme. Il guérit l'asthme, la
« paralysie, la stupeur et la faiblesse de tout genre.
« Il soulage toutes les affections nerveuses, amène à
« suppuration toutes les humeurs froides ou dures,
« sèche les ulcères cacoëthes et chironiens et les cica-
« trise. Il réprime et fait disparaître peu à peu les
« pustules, les tubercules, les ulcères de toute espèce
« du mal vénérien, les douleurs qui en proviennent
« ainsi que tous les autres symptômes sans nuire au-
« cunement au corps et sans diminuer les forces. On
« comprend que des propriétés si merveilleuses dans la
« cure de ce mal aient fait donner par beaucoup d'au-
« teurs au bois de gaïac le nom de « Saint Bois »,
« (Traitement du mal vénérien. Ch. XI.) »

Nous avons vu dans ses grandes lignes, l'exposé du traitement par le gaïac dans Jacques de Béthencourt. Voici ce que Fernel y ajoute :

« Si les sueurs ne sont pas facilement déterminées
« par la potion de gaïac, on mettra à la plante des
« pieds et aux genoux des bouteilles pleines d'eau
« chaude, ou des briques chauffées ou des tisons

« éteints dans du vin. Sous l'influence de la chaleur, « l'humeur épaisse et froide, brusquement fondue et « liquéfiée, sera poussée aux extrémités du corps et « s'en ira plus facilement en sueurs. De même, quand « le malade aura bu la décoction forte de gaïac, on « appliquera à la surface de la tête des sachets moël- « leux et très chauds, et on entourera soigneusement « toute la tête de linges chauds pour la soustraire au « contact de l'air froid. » Pendant toute la durée du traitement on tiendra le « ventre bien libre » et on « le purgera de ses humeurs peccantes », afin de « net- toyer et purger l'estomac ainsi que le foie et la rate. » Et si le régime ne réussit, si le malade prend des syn- copes par exemple on le repurgera... De plus, on lui donnera tous les six ou sept jours un « cathartique énergique ». Puis, le 10e ou 12e jour du traitement, une drachme et demie de l'opiat antidote alexiphar- maque de Fernel, « notre opiat » dont nous allons voir l'imposante formule ; ou bien on fera boire au malade six ou sept onces de la décoction et il se mettra au lit pour suer. On continuera l'usage de l'opiat pendant 8, 10 jours et même plus longtemps, « jusqu'à ce que la racine du mal soit arrachée et sa « malignité tout à fait détruite ». Alors, les douleurs calmées et « tous les symptômes fâcheux disparus », on mettra le malade à l'étuve. On le fera suer au lit, on lui fera boire la décoction. Puis après sept ou huit jours, on le repurgera. (Ch. XIII). Enfin, après 20 ou 30 jours de claustration, on lui permettra, s'il vit en- core, de retourner à ses occupations, quitte à repren- dre à la moindre réapparition de « quoi que ce soit ». Voici l'opiat antidote alexipharmaque :

Opiat antidote alexipharmaque :

Germandrée d'eau .... une demi once.

Polium jaune	âa 2 gros
Pouliot	
Marrube blanc	
Origan	
Calament	
Millepertuis	
Petite centaurée	
Stechas	
Petit chêne	
Ivette	
Spica nard	

Graine d'anis	âa 1 1/2 gros
— de fenouil	
— de persil	
— de carotte sauvage ...	
— de sermontaine	
— de rue	
— de basilic	
— d'ormin	
— de thlapsi	
— de pivoine mâle	
Baies de laurier	

Racine d'aristoloche ronde ..	âa 1 gros
— de gentiane	
— de dictamne blanc	
— de valériane	
— de cabaret	

Gingembre	aâ 4 scrupules.
Noix muscade	
Clous de girofle	
Poivre	
Safran	

Cannelle choisie	aâ 3 gros
Myrrhe	
Castoreum	
Styrax calamite	

Bon miel — Q. S. F. S. A. un opiat.

La complication de cette formule atteste bien sa commune paternité avec les principes du traitement par le gaïac. Comme on voit, Fernel est certainement des médecins du temps, celui qui a le moins apporté de personnel dans l'étude de la syphilis. A part la nécessité d'une *brèche* pour la production de l'accident primitif, la *contagion médiate,* éminemment rare et discutée, l'entrevision vague mais non moins remarquable de la *dualité* des maladies vénériennes à chancre, on ne relève pas grand chose qui lui soit singulier — comme on disait alors. — Seulement, il faut rendre hommage à un esprit qui sut merveilleusement profiter des recherches de ses prédécessuers et leur donner une forme claire et concrète, ce qui n'est souvent pas la tâche la plus aisée. On discerne, de plus chez cet homme en dépit de sse étiologies et de ses pathogénies déconcertantes — car dans pathogènie il y a patauger ! — dit excellement un de nos maîtres, un sens de l'observation hors pair. C'est là où Fernel excelle. Là est sa gloire. Elle ne lui sera pas contestée.

Conclusion

L'idée d'évolution n'implique pas toujours l'idée de progrès : les astres évoluent et cependant leur marche demeure infllexible. Hors du pauvre petit point de vue humain, elle n'est, dans le vaste univers, ni bonne, ni mauvaise. Ainsi va l'évolution qui n'est bien souvent que du *changement*. Cependant que d'esprits croient, surtout à notre époque, avoir tout trouvé quand ils ne font que découvrir !... L'Histoire est là, vivant témoignage qui nous ramène en science autant qu'en politique à une opportune modestie.

Puisse ce chapitre de l'histoire de la syphilis en faire la preuve et laisser intangible en nous le respect des Pères de la science, ces vaillants pionniers du XVI[e] siècle, qui, sous l'égide de nos Rois, Pères de la Patrie, grattaient le sol aride, pour en faire surgir au clair soleil de l'Humanité renaissante, souillés parfois de terreau et de glaise, tels des stèles antiques, leurs chefs-d'œuvre éternels !...

Bibliographie

François RABELAIS. — Œuvres.
Clément MAROT. — Œuvres.
BONAVENTURE-DESPÉRIERS. — Cymbalum Mundi.
Pierre de RONSARD. — Œuvres.
Joachim du BELLAY. — Les antiquités de Rome. Regrets, par Henri Chamard, Cornély 1910.
BRANTÔME. — Vie des Dames galantes.
Michel de MONTAIGNE. — Essais.
Journal de l'Estoile. Armand Colin, 1906.
CERVANTÈS. — Don Quichotte de la Manche.
BEROALDE DE VERVILLE. — Le moyen de parvenir.
FRANCISCO LOPEZ DE VILLALOBOS. — Sur les contagieuses et maudites Bubas. Histoire et médecine. Salamanque 1498. Traduction et commentaires par le docteur Lanquetin. Masson.
Jacques de BÉTHENCOURT. — Nouveau Carême de Pénitence et Purgatoire d'Expiation à l'usage des malades, affectés du Mal Français ou Mal vénérien. 1527. Traduction et commentaires par le docteur Alfred Fournier, professeur agrégé. Masson 1871.
FRACASTOR. — La syphilis (1530). Le Mal Français (1546). Traduct. et comment. par le même. Masson 1870.
Jean FERNEL d'AMIENS. — Le meilleur traitement du mal vénérien 1579. Traduction, préface et notes par L. le Pileur, docteur en médecine. Masson 1879.
Henri MARTIN. — Histoire de France populaire. T. II.
V. DURUY. — Histoire de France. T. I et II.
X... — Histoire de la médecine.
Ernest RENAN. — Œuvres.
RAMBAUD. — Histoire de la civilisation française. Armand Colin 1885.
Gabriel HANOTAUX. — Etudes historiques sur le XVI[e] et le XVII[e] siècle en France. Hachette 1886.
Gustave LANSON. — Histoire de la Litérature française. Hachette 1906.
Anatole FRANCE. — Discours prononcé au banquet des Rabelaisiens (1911).
ABRY-AUDIC et CROUZET. — Histoire illustrée de la Littérature française. Didier 1916.
Prosper MÉRIMÉE. — Diane de Turgis.
Maurice MAINDRON. — Blancador l'Avantageux.

DEBOVE et SALLARD. — Précis de Pathologie interne. Lamarre 1913.

NEVEU-LEMAIRE. — Précis de Parasitologie. Lamarre 1921.

E. COLLIN. — Précis de Matière médicale. Doin 1908.

RICHAUD. — Précis de Thérapeutique et de Pharmacologie. Masson 1921.

J. COURMONT, A. ROCHAIX et LESIEUR. — Précis d'Hygiène. Masson 1921.

BALZER in GILBERT. — Traité des maladies vénériennes.

Ph. VADAM. — Exécution de la réaction type Wassermann.

PRUVOST in SERGENT (Seméiologie 1913). — Réaction de Wassermann.

La Syphilis T. I. et II. In *Sergent, Babonneix et Ribadeau Dumas.* Maloine 1921.

Arthur VERNES. — Syphiligraphie et syphilimétrie (Le Parlement et l'Opinion, 5 juin 1922).

— Les Etapes de la syphilimétrie de 1909 à 1922. Boll. 1922.

H. HALLOPEAU. — Le Mercure. Baillière 1878. Travaux scientifiques 1900-1914. Pathologie générale.
